

Simon Liberati
**113 études
de littérature
romantique**

essai

il les saluait, ces chimères de sa
femmes, parmi tous ces fantômes



Léautaud, le seul Français
vie de Brummell. Une note en

Extrait de la publication

Flammarion

113 études de littérature romantique

Simon
Liberati



« On ne trouvera dans ces mélanges aucun livre contemporain ou presque. Je n'en lis pas. Parfois ces articles ne traitent pas de littérature, souvent ils n'ont qu'un rapport éloigné avec le mouvement romantique. Ma pente personnelle, la constitution lente et encore inachevée de mon goût ont conduit leur élaboration. Le désordre de mes lectures, la fantaisie qui me fait interrompre à tout moment un livre pour en commencer trois autres que je ne finirai pas non plus, m'ont amené à préférer l'étude de détail, la sonde, à la synthèse ; un parti conforme à mon côté antiquaire et à mon défaut de géométrie. La vie et la littérature sont si emmêlées dans mon esprit qu'à certains moments ces articles tiennent du journal intime, de l'autoportrait.

Si ce livre arrive à éclairer l'origine de certains objets littéraires, caractères, figures ou paysages, à donner des trucs et des recettes propres à remettre l'art que je pratique à sa vraie place, du côté de l'artifice fervent plutôt que d'une fausse dévotion, j'en serai ravi. »

Simon Liberati est l'auteur d'*Anthologie des apparitions, nada exist, L'hyper Justine* et de *Jayne Mansfield 1967*, prix Femina 2011.

Flammarion

Extrait de la publication

113 études de littérature romantique

DU MÊME AUTEUR

Jayne Mansfield 1967, Grasset, 2011 ; J'ai lu, 2012.

L'hyper Justine, Flammarion, 2009.

nada exist, Flammarion, 2007 ; J'ai lu, 2010.

Anthologie des apparitions, Flammarion, 2004 ; J'ai lu, 2006.

Simon Liberati

113 études
de littérature romantique



Flammarion

© Flammarion, 2013.
ISBN : 978-2-0812-4158-9

à Rose

Quand S. cherchait à lui apprendre en quoi consistait la beauté artistique, au bout d'un instant, O. cessait de l'écouter... et il préférait mentir en lui disant que tout cela n'était rien... qu'il n'avait pas le temps d'aborder le fond, qu'il y avait autre chose. Elle lui disait vivement « autre chose ? Quoi ? Dis-le alors », mais il ne le disait pas...

P.

Sommaire

<i>Avant-propos</i>	15
1. <i>La figlia della furia</i>	17
2. Brummell en Normandie	23
3. Histoire téléphonique de la poupée	27
4. Invention d'un caractère : le blindage	35
5. Zelda ou l'holocauste doré	41
6. (Zelda 2) Danse, schizophrénie, mondanité	49
7. Lanterne magique 1 : Une ordure biscornue	53
8. Lanterne magique 2 : Mr. Kenneth Anger – Russian Embassy – 1098 Fulton St, San Francisco, CA, USA	57
9. Ma Tonkinoise	59
10. La mort d'André Breton	67
11. Retrouvailles rue Raynouard	71
12. Le Desmond's, dancing littéraire	75
13. ... et soudain, un Balthus	77
14. L'exercice de l'écriture	79
15. Un procédé littéraire de Jouhandeau	80
16. Kleist, Penthésilée et la Sibylle	83
17. Rêveries sur la <i>Revue des études latines</i>	85
18. La bibliothèque de la sirène	94
19. Une collection particulière	96
20. Les rendez-vous de Varenne	98

21. La jeune Tarentine	107
22. Paméla	110
23. M. Alfred Jarry – <i>notre grande chasublerie</i> – 7, rue Cassette Paris VI ^e	117
24. À la Bohème galante – L'antiquaire du Carrousel	122
25. Elle est mignonne votre petite princesse ! Elle a l'air d'une bonne.	129
26. L'amateur de momies (un dîner anglais vers 1790)	133
27. Mes modèles littéraires	136
28. Le romantisme en 1943	139
29. Biographème de Louis Massignon (et de quelques autres)	144
30. Une sirène 1890 : Immanuela Potocka	148
31. Apparition prémonitoire de la duchesse de Guermantes	153
32. Au prince mort de la jeunesse	158
33. La vie hors de chez soi	180
34. La rôti-soire de la shahbanou	191
35. Josée de Lurps	192
36. Orphelins et protecteurs	195
37. <i>La routine du gouffre</i> – Un portrait de Renée Vivien	198
38. Une magicienne sous l'Ancien Régime	200
39. Livres oubliés	204
40. Breton, Daumal, Desnos et Abraham Juif	211
41. Une belle métaphore de Sainte-Beuve	215
42. Souvenirs sur Port-Royal	217
43. Un portraitiste de Réjane	219
44. Trois regards	222
45. Vanité littéraire	224
46. Georges Bataille, grand forestier	227
47. Le romantisme au presbytère	229
48. Le savoir-vivre des travestis	236
49. California girls	242
50. California girls 2	246

51. Le pianola d'Albertine et l'Aeolian Company – 32, avenue de l'Opéra	257
52. Le pianola, seconde partie	260
53. Curieuse rencontre dans la lingerie	262
54. Familiarité de <i>Macbeth</i>	264
55. Les ombres violettes de la mer Égée – Anecdotes et souvenirs d'une <i>dolce vita</i> grecque – 1966- 1975	267
56. Baronne Putbus et suite	272
57. La terreur dans les livres	278
58. Compagnies du matin	280
59. Du défunt Frascati	282
60. Le bal des victimes	286
61. Berthelot, Taine, Renan, Moulinex : grande diffé- rence entre l'hommage et la vérité	288
62. Des nouvelles d'Henri de Régnier	291
63. <i>Vivre avilit</i> – L'esprit du <i>Mercur</i> e	293
64. Léautaud, Morand et les fours crématoires	298
65. Le voyage en Espagne	301
66. Éléances négligées	305
67. Sous l'invocation de saint Eustache	308
68. Allégorie de la persévérance	310
69. Retour en 1903	313
70. La couleur de la nuit	315
71. Le nom de la Duse	317
72. La Rose & le Diable	321
73. Retour chez Frascati	328
74. Vendredi 16 décembre 2011 – 10 h 45 hôtel Her- mitage – Monte-Carlo	331
75. Le journal d' <i>Ulysse</i>	333
76. Le livre vert	341
77. Une vieille préface	342
78. <i>Introit Valerius Probus</i>	344
79. Une lune romantique	347
80. La couleur de la mort	349

81. Masque mortuaire de Marcel Schwob.	351
82. Le temple du goût	355
83. Aux filles de la nuit	362
84. Une littérature sans dessein	364
85. Fantômes d'Orient	367
86. Fantômes d'Orient 2.	369
87. Fraîcheur de <i>L'Heptaméron</i>	371
88. La vie inimitable des hôtels	373
89. Du démonisme allemand.	375
90. Vie et mort des douze Césars.	380
91. La lumière du Purgatoire	385
92. Vendredi 20 janvier 2012 – Retour sur l'hôtel Hermitage à Monte-Carlo	390
93. Taine et Versace	391
94. Seconde lumière du Purgatoire	396
95. L'interprète des Furies	398
96. Sur les traces de Mme Cottin.	401
97. Un enterrement de jeune fille.	404
98. <i>Virgile non travesti</i>	406
99. Le métier d'ange (à propos de Lilian Wade)	409
100. André Gide en Turquie.	412
101. Sade paysagiste et décorateur.	417
102. Sainte-Beuve à Boulogne-sur-Mer.	422
103. La fabrication, le mystère, l'inspiration, le roman	430
104. Le nez de Bergotte ou la constitution d'un carac- tère	434
105. Lectures dans le désordre	438
106. Histoire de la p. à chiens.	442
107. Suite de la folie russe	445
108. <i>Carmen</i> 64.	447
109. Les adieux de Robert Mapplethorpe et de Lisa Lyon	453
110. Du bon usage domestique de Hegel.	456
111. Rencontre de l'exorciste de Loudun et d'un per- sonnage mystérieux le 7 mai 1630 dans le coche de Rouen.	458

112. Jan Gabriel, l'Yvonne d' <i>Under the Volcano</i>	461
113. La mort du père Ubu	464

<i>Index des personnes, personnages, figures, marques, lieux, œuvres et périodiques cités</i>	469
---	-----

On ne trouvera dans ces mélanges aucun livre contemporain ou presque. Je n'en lis pas. Parfois ces articles ne traitent pas de littérature, souvent ils n'ont qu'un rapport éloigné avec le mouvement romantique. Ma pente personnelle, la constitution lente et encore inachevée de mon goût ont conduit leur élaboration. Le désordre de mes lectures, la fantaisie qui me fait interrompre à tout moment un livre pour en commencer trois autres que je ne finirai pas non plus, m'ont amené à préférer l'étude de détail, la sonde, à la synthèse ; un parti conforme à mon côté antiquaire et à mon défaut de géométrie. La vie et la littérature sont si emmêlées dans mon esprit qu'à certains moments ces articles tiennent du journal intime, de l'autoportrait. Je n'ai épargné au lecteur aucun trou de mémoire, pas la moindre approximation, je trouve les oublis, les faux souvenirs, du moment qu'ils sont corrigés, aussi intéressants que les précisions. Certains auteurs que je lis journellement sont très présents, on me pardonnera cette préférence familiale. Je dois aussi beaucoup à mes amis et je me suis permis de les faire intervenir parfois, comme des personnages de roman. Si ce livre arrive à éclairer l'origine de certains objets littéraires, caractères, figures ou paysages, à donner des trucs et des recettes propres à remettre l'art que je pratique à sa vraie place, du côté de l'artifice fervent plutôt que d'une fausse dévotion, j'en serai ravi.

S.L.

La figlia della furia

Pourquoi donc, disait Mlle de..., âgée de douze ans, pourquoi cette phrase : Apprendre à mourir ? je vois qu'on y réussit très bien dès la première fois.

C.

Je suis à la campagne, il fait nuit noire. J. a téléphoné deux fois pour me demander l'horaire du dernier train. Il est passé et elle ne l'aurait jamais pris. J'ai vu J. à trois reprises, je connais certaines de ses faiblesses. Je propose de lui envoyer un taxi. Vers une heure la compagnie a appelé, le chauffeur s'étonnait de ne pas la voir. Ils se sont enfin trouvés, elle me l'annonce, toute joyeuse, et me passe le chauffeur : « Un Chinois, me dit-elle, très gentil. » J'indique l'itinéraire jusqu'à la sortie de l'autoroute, je les sens tous deux inquiets : le Chinois de J., J. de moi.

Je ne peux penser à J. sans que me vienne à l'esprit un chapitre d'une traduction italienne d'*Hollywood Babylon* intitulé *La figlia della furia*. J'avais acheté le livre en 1981 pendant un voyage, je l'ai perdu depuis. Il y était question de Frances Farmer (1913-1970) et de son arrestation pour conduite en état d'ivresse. Sur des clichés de presse en noir

et blanc, éclairés au flash tungstène, on assistait à différents éclats annonciateurs qui devaient la mener à l'hôpital psychiatrique. Elle y subit une lobotomie frontale pratiquée sur les lobes antérieurs du cerveau, suivant la cruelle technique dite du « pic à glace ». La ressemblance de leurs regards et une manière qu'elles avaient en commun de lever le menton m'ont donné envie d'inciter J. à passer son permis de conduire, y posant même une condition à notre mariage. Elle en a parlé à ses amis, tout le monde la sait très ivrognesse. On lui aurait répondu : « Même à pied tu es un danger public. »

Il est maintenant deux heures et demie, entre la passagère et le chauffeur la relation s'est détendue ou dégradée selon qu'on adopte le point de vue de l'avant ou de la banquette arrière. J'entends J. tutoyer l'homme avec des ordres brefs : « Allez le Chinois, fais péter Nostalgie Dance... » ou : « Accélère ! » Entre-temps elle me glisse d'un ton adouci : « J'ai peur. »

Dans la maison illuminée les carreaux des fenêtres font un miroir qui empêche de voir le jardin. Je vais prendre un bain et je lis un morceau de Sainte-Beuve où il est question d'un paysage décrit par Louis de Fontanes (1757-1821) et de « ces classiques de la fin » qui n'osaient voir la nature qu'à travers leurs livres et en la rapportant bien vite, pour plus de simplicité, à un type connu et convenu. « Oh ! que l'on a de peine à sortir de l'enfance, à sortir du collège, à sortir de la bibliothèque ou du salon ! »

En suivant les ombres que la lanterne turque dessine au plafond, j'essaie de me remémorer la belle peinture de la Neva, une vue à la Claude Lorrain qui ouvre *Les Soirées de Saint-Pétersbourg*. En route pour la *solitude* – au sens de « maison de campagne » – du comte, la compagnie embarquée sur une chaloupe observe au long des quais de granit

l'incendie que le soleil couchant allume dans les glaces des palais. Les sonorités crépusculaires du regret et de la douleur, chants des nautoniers russes et *badinage* de la voilure, préludent à la première conversation, laquelle commence par cette maxime :

Les cœurs pervers n'ont jamais de belles nuits ni de beaux jours.

Villemain attribue ce paysage à Xavier de Maistre, frère du philosophe, Joseph dédaignant l'exercice. La collaboration évoque les ateliers familiaux de peintres comme celui des Bruegel.

Mes pensées reviennent à J., à la voiture qui vient de dépasser La Chapelle-la-Reine et d'entrer dans la campagne éteinte. Que voit-elle par le carreau ? Les deux bords de la départementale forment un fort contraste. À gauche, du côté occidental, l'invisible falaise d'une carrière de craie surmonte en belvédère la forêt de Fontainebleau, arbres enchevêtrés, rochers, broussailles confondus par les effets conjugués de la pénombre et de la viorne aussi appelée : « cheveux de sorcière »... à droite, une étendue de champs labourés, le tout formant un pays double réuni par une voûte où, comme dans une nocturne de Vivant Denon, « le flambeau mystérieux de la nuit répand un demi-jour très voluptueux ».

Vers trois heures moins le quart, prévenu d'une arrivée imminente, je me tiens sur la vicinale et j'aperçois des phares éclairer au lointain le mur d'enceinte. Le visage du Chinois surgit d'abord à l'avant du taxi sous le lampadaire du hameau. J'ouvre la porte arrière sur une masse confuse.

J. sort à quatre pattes et part s'isoler dans un fourré. Sur le siège arrière je reconnais un sac de voyage en buffle blanc, le manteau Valentino qu'elle portait la dernière fois que je

l'ai vue et un pochon en plastique contenant une bouteille de Smirnoff Ice ainsi qu'un flacon de vodka Absolut, tous deux entamés. Par terre, des mégots traînent sur la moumoute.

Le Chinois se plaint de l'obscurité, de la campagne, non de sa passagère. La voilà qui surgit sur la scène éclairée de la route, titubant sur des bottes aiguilles à plus d'un mètre quatre-vingts du sol comme une Olympienne ivre. Je vois ses yeux briller dans la nuit. Sans se préoccuper de moi ni du chauffeur elle fonce tête en avant sous le porche et se met à crier. J'entends un fracas. Quand je la rejoins elle a pris appui sur le mur et s'acharne sur une porte d'appentis à coups de talon. La charnière finit par céder et le panneau s'effondre. Après avoir poussé un second cri, J. se précipite sur le balcon de pierre grise et entre dans la salle. Elle n'aime pas les coussins en imitation panthère qu'elle balance au travers de la pièce puis elle s'en prend à une peau de vache qu'elle essaie de jeter au feu ; enfin elle s'effondre la face contre terre et s'écrie : « Où sont mes amis ? »

Je la prends dans mes bras mais elle est trop massive pour moi. Les cils noirs qu'on dirait cousus après coup comme de petites franges de tissu et les yeux bleus en billes montés sur une cire blanche et rose lui donnent l'air d'une grande poupée allemande de la fin du XVIII^e siècle. Elle se relève brutalement et elle recommence à s'agiter au risque de casser tout ce qu'elle rencontre puis elle se couche sur le balcon gelé. Je m'allonge près d'elle, grelottant. En haut la voûte céleste brille de l'éclat pur des nuits d'hiver. Me prenant la joue dans sa main d'ouvrier, elle me dit « Tu as froid mon ange ? » et m'embrasse à pleine bouche.

Plus tard, dans sa chambre blanche tandis que j'essaierai de lui retirer ses vêtements afin qu'elle dorme plus commodément, elle me repoussera en me demandant : « T'es qui toi ? »

N° d'édition : L.01ELJN000328.N001
Dépôt légal : janvier 2013